

# Toiles @ penser

Cahiers d'éducation permanente de

*La Pensée et les Hommes*



*Récits de Colombie*

Cahier n° 2007-03-035

## Connaissez-vous nos publications ?

**Nous publions annuellement trois dossiers thématiques et un numéro « Varia ».**

Dans sa nouvelle conception, notre revue paraît annuellement sous la forme de trois livres brochés qui comptent chacun environ cent pages et regroupent le point de vue d'une dizaine de spécialistes du sujet traité.

Chaque volume ambitionne de faire le point sur une question relative à la philosophie et à la morale de notre temps ou de traiter en profondeur un sujet qui intéresse les défenseurs des idéaux laïques. Aussi, tout naturellement, nos numéros ont pris place dans la collection « Espace de Libertés » qu'édite le *Centre d'Action Laïque*.

## Comment s'abonner à nos publications ?

En effectuant un versement au profit du compte :

**000-0047663-36**

de *La Pensée et les Hommes* Asbl

Le prix de l'abonnement annuel s'élève à 25 € (pour trois volumes thématiques et un numéro de « Francs-Parlers) ou plus pour un abonnement de soutien. Si votre domicile implique un envoi par voie aérienne, majorez s'il vous plaît votre versement de 5 €.

## Récits de Colombie

Jean CORNIL

« *Pour l'instant, nous attendons ces élections... vivants, c'est ça qui compte le plus !* ». Cette terrible phrase est prononcée par Luis Eduardo Garzon dit Lucho, le lutteur. Nous sommes dans son bureau de Bogota. Il a un rhume. Serein, déterminé, il parle un espagnol en mâchant ses mots. Il est le candidat du pôle démocratique aux élections présidentielles du 26 mai en Colombie. Ce mardi, nous sommes à cinq jours d'un scrutin décisif pour l'avenir du pays. « *Reconciliémonos. Compatriotas, Colombia esta destartalada* » proclame son tract de campagne. Garzon rassemble autour de lui une constellation hétéroclite de sénateurs indépendants dont les deux sénateurs indigènes, des organisations sociales, des syndicats, le mouvement des gays et des lesbiennes. Il représente l'alternative de gauche. En Colombie, tous les candidats susceptibles de rompre avec le système ont été assassinés. Depuis des décennies. Tenir cinq jours. Vivant !

« *Les gens croient que le vote pour Ingrid ne sera pas valide et en plus ils veulent voter utile* » affirme Juan-Carlos, le mari d'Ingrid Betancourt, enlevée le 23 février par les Forces armées révolutionnaires de Colombie. Nous parcourons les grandes pièces quasi vides du siège de la campagne. « *Vida y libertad. Ingrid Presidente* ». Une élection sans la présence de la candidate du parti Oxygène. Présentant le programme des candidats, l'hebdomadaire *Semana* a titré : Ingrid : « *Sin Palabras* ». Et pourtant, sa famille, Yolanda et Astrid et toute l'équipe, y croient. Ils ont loué ce grand immeuble, sur la façade duquel est affichée jusque dimanche une immense photo d'Ingrid. Il n'y a plus d'argent. Francisco, le chargé des relations publiques, me glisse dans la main une balle de ping-pong. Dessus, il est inscrit « *Pase la bola. Ingrid Presidente* ». Francisco lit *Le Joueur* de Dostoïevski. Il aura pendant trois jours ce livre prémonitoire à portée de main.

La veille, nous avons débarqué à l'aéroport de Bogota dans une ambiance lourde. Les touristes ont fui le pays. Nous sommes le dimanche 19 mai 2002. A une semaine, jour pour jour, des élections pour la Présidence de la République de Colombie. À la descente d'avion, Francisco nous attend avec une petite pancarte. Comme sénateurs, nous évitons les laborieux contrôles. Le consul de Belgique nous accueille. Il a été en fonction à La Havane. J'évoque mon voyage en janvier à Cuba. Le courant passe. Marie retrouve sa sœur. À la demande des responsables de la campagne d'Ingrid, un service de protection est prévu pour nous accompagner pendant tout notre séjour. La vue de ces trois policiers en civil et de deux motards ostensiblement armés accroît ma tension. Des patrouilles de militaires entourent l'aéroport. En plus, le consul nous invite à ne pas traîner par mesure de sécurité. Nous nous engouffrons dans la voiture officielle. Et c'est flanqué de cinq policiers que je découvre la ville. Les grandes artères sont interdites aux voitures le dimanche. Des vélos, des promeneurs, des jeunes assis dans l'herbe des accotements. Une vie normale et pourtant il règne comme une indicible pesanteur. L'escorte nous inquiète au lieu de nous rassurer. Et chacun nous le rappellera sans cesse, nous venons d'arriver dans un pays en guerre.

Santa Fé de Bogota, capitale de la Colombie. Une métropole de près de sept millions d'habitants à deux mille six cents mètres d'altitude. Une alternance de nuages pluvieux et d'un soleil brûlant de montagne. Un air frais et pas un moustique. Une ville en damier, à l'américaine, dont chaque rue porte un numéro. Mais surtout une cité qui s'étend à l'infini dans un vaste Altiplano, tout entourée de montagnes boisées. Un décor magnifique dans lequel on se repère en regard du Nord et du Sud. Les quartiers riches sont au Nord. L'insécurité y décroît progressivement. La deuxième ville la plus dangereuse du monde après Medellin, affirment certains. Trente mille morts, assassinés, l'année dernière, dans le pays. Pas de métro, mais des espaces de libre circulation pour les bus. De très hauts buildings à côté de quartiers d'une pauvreté absolue qui grignotent la montagne. On nous dit que les FARC, disséminées dans tout le pays, contrôlent toutes ces montagnes autour de Bogota. Que le seul moyen sûr de déplacement est l'avion. Qu'elles veulent déstabiliser le processus

électoral de dimanche. Que des attentats se préparent. Que depuis quelque temps tout est trop calme. « *Mauvais présage* » songe l'Ambassadeur de Belgique qui nous attend au restaurant de l'hôtel Tequendama, l'intercontinental luxueux et impersonnel. L'homme, chaleureux et attentif, possède une expérience riche et multiple. Tout de suite, je sens qu'il aime profondément ce pays. Transpirant et mal rasé, je l'écoute s'interroger sur les causes de la violence. Il me montre la déclaration du gouvernement belge qui condamne l'enlèvement d'Ingrid. Il est temps de passer sous la douche. Le ministre de l'Intérieur nous attend à 16 heures.

Je redescends une heure plus tard dans le grand hall. La peau en feu à cause du rasoir manuel. Une chemise rose et un veston. La télévision française et une journaliste américaine nous filment. Poignée de main vigoureuse avec un Argentin, observateur des droits de l'homme. Je sympathise avec Juan Carlos, le mari d'Ingrid. J'ai dans un coin de ma mémoire la description de leur mariage, lui jaillissant de la mer à la polynésienne. Nous nous engouffrons tous dans les voitures vers le ministère de l'Intérieur. Escorte à laquelle on ne s'habitue pas. Somptueuse corniche qui serpente sur les flancs de Bogota. Vue panoramique sur cet amphithéâtre urbain. À quelques pas, un quartier populaire en contrebas. Impensable d'y rentrer. Certains racontent que l'on tue d'abord et que l'on vole ensuite sur le cadavre. Les rues sont strictement délimitées. Celles, dangereuses, peuvent être à quelques mètres de celles où vous ne risquez rien. Étrange configuration de la violence. Des villes parallèles. Pour se promener, il vaut mieux connaître cette géographie de la délinquance. Et cela prend beaucoup de temps tant l'imbrication est complexe. Le ministre, qui est vraisemblablement revenu à son cabinet en ce dimanche pour nous rencontrer, nous livre une analyse de la situation très pessimiste. Pour la paix. Pour la libération d'Ingrid. La stratégie militaire est inopérante. Personne ne pourra vaincre personne dans ce pays. La solution politique nécessite le soutien de la communauté internationale pour amorcer à nouveau l'embryon d'un dialogue. L'action humanitaire s'impose d'urgence. Il cite pêle-mêle l'Église catholique, la Croix-Rouge, Hugo Chavez, les ambassadeurs

facilitateurs. Bref, tout cela pour le prochain gouvernement. Celui de Pastrana fait ses valises. Goût amer devant cette impuissance ou cette absence de volonté politique. Une visite de courtoisie qui frise l'indifférence. Une forme de fatalisme insupportable face à ce gouffre sans fin de misères et de souffrances. Juan Carlos semble résigné devant l'inertie du gouvernement. Compter d'abord sur les militants, les sympathisants et cette solidarité internationale à laquelle très humblement nous contribuons. Re-voitures. Re-escorte. Le Palais de Justice. Le Capitole. Quelques pas dans le jardin de la résidence de l'ambassadeur. Sur le haut de la montagne, tout près de nous, une superbe église. Magnifique promenade. Mais trop dangereuse. Il est à peu près sûr que les FARC contrôlent tous ces sentiers enchanteurs.

J'ai dans la tête une Colombie remplie de clichés. Pablo Escobar, le cartel de Cali. L'éternelle guérilla latino-américaine. Les massacres des paysans, la corruption et les narcotrafiquants. Bref, les schémas réducteurs du cinéma américain. Mais aussi Garcia Marquez et Botero, la beauté sublime des Andes et le goût du café au fond du cœur. Dans l'avion Paris-Miami, j'ai dévoré le livre d'Ingrid, « *La rage au coeur* » suivi des vers de Pablo Neruda. En mémoire, ce jour d'août 1996 devant la tombe du grand écrivain face au Pacifique à Isla Negra au centre du Chili. Ses maisons absolument fabuleuses, musées des arts du monde, à Santiago et à Valparaiso. Sa fin tragique en septembre 1973. Les militaires de Pinochet avaient inondé sa demeure. Mon sac est trop lourd. Il me lacère l'épaule. Surtout pas de valise. Trop d'escalas. Trop lourd de livres et d'articles. Ceux de Maurice Lemoine dans *Le Monde Diplomatique*, ceux de *Demain le Monde* et de *Panoramica. Le Petit Futé* sur la Colombie et le livre jauni de Gérard Chaliand sur les mythes révolutionnaires du Tiers-Monde. Pendant des heures, je m'immerge dans l'histoire de la conquête espagnole, d'une brutalité inouïe, et dans celle, si complexe, de cette guerre de quarante ans qui traumatise tout un peuple. Quelques mots avec Marie, absorbée par son roman. L'éternel plateau-repas. Une turbulence et je replonge. Il y a quelques semaines, Marie a organisé une rencontre au Sénat avec un syndicaliste colombien. Il nous a dressé un portrait

terrifiant de son pays. Sébastien, le beau-fils d'Ingrid, assistait à la réunion. Des mots d'angoisse. Des mots qui soulèvent. Après, à deux dans le bureau de Marie, nos yeux brillaient de la même intensité : nous partons !

Elles sont entrées dans le salon de l'ambassadeur de France. D'une rare élégance. Avec deux enfants qui sont vite partis jouer dans les dépendances. Yolanda et Astrid. Ces deux prénoms qui traversaient le livre d'Ingrid et sur lesquels je mets enfin une démarche, une voix et des yeux. Des regards d'une détermination absolue. Trop de gratitude que nous soyons venus jusqu'à elles. Yolanda Pulecio, la maman d'Ingrid, s'est battue toute sa vie, comme parlementaire, pour la dignité des Colombiens. Elle a créé une fondation pour les enfants de Bogota. Ces enfants miséreux des rues qu'on engage, contre quelques pesos, à assassiner. La *violencia*. Les *sicarios*. L'obsession d'une nation. Yolanda qui, dans un français parfois hésitant, veut se battre jusqu'au bout pour sa fille. Astrid prend le relais. Une diction française parfaite. Analyse implacable de la démission du gouvernement Pastrana. Coup de folie d'Ingrid de s'être précipitée dans la gueule des FARC juste après la rupture des négociations avec le pouvoir central ? Pas du tout. « *Ingrid a fait cette route des dizaines de fois* ». « *Elle allait soutenir un maire de son parti* ». Question : des rumeurs prétendent qu'elle donne des cours aux guérilleros ? Astrid : « *Nous n'avons aucune nouvelle d'elle* ». « *Nous ne savons pas si elle est vivante* ». Elle relève ses longs cheveux noirs. Son regard se fait encore plus perçant. « *De toute manière, il n'y a qu'une solution. Négocier. Né-go-cier !* ». « *Dans ce pays, personne n'aura une victoire militaire. Il faut enclencher un processus de paix et de dialogue avec toutes les composantes de la société colombienne* ».

La discussion glisse sur la liste des organisations terroristes que doit adopter très prochainement l'Union européenne. Depuis le 11 septembre, les Américains exercent une pression permanente sur leurs alliés occidentaux. La Suède y est opposée. Comment négocier avec une organisation considérée comme terroriste puisqu'il faudra bien un jour négocier ? La libération d'Ingrid et des autres séquestrés serait un geste fort. Les FARC sont-elles sensibles à l'opinion internationale ? « *Oui,*

*absolument, il faut sans cesse rappeler la préoccupation de tous pour l'enlèvement d'Ingrid. Surtout ne pas sombrer dans l'oubli. Ce serait la pire des situations»* affirme Astrid. Les FARC, outre qu'elles revendiquent un territoire « libéré » de deux départements, veulent à terme échanger leurs prisonniers contre leurs guérilleros emprisonnés. Impensable répond le gouvernement. En 1998, le président Pastrana leur a concédé 42.000 km<sup>2</sup>, soit un territoire grand comme la Suisse. Mais, depuis le début de cette année, les négociations ont été rompues. En avril 2000, Andrés Pastrana a annoncé la création d'une autre enclave sans présence militaire au profit de l'Armée de libération nationale (ELN), la seconde guérilla du pays. Le temps est loin de ces tentatives de pacification. Le programme du candidat Alvaro Uribe ne comporte aucune concession. La guerre totale. Le renforcement de l'armée et la militarisation d'un million de civils pour déloger la guérilla. Le lendemain de son élection, son discours et ses ardeurs belliqueuses s'infléchiront. La conversation se poursuit sur le plan Colombie. Sous la pression du lobby militaro-industriel américain, le gouvernement des États-unis a conclu avec le pouvoir colombien un vaste programme – plus de 1,5 milliard de dollars – destiné à lutter contre les narcotrafiquants et qui dans les faits appuie les paramilitaires des Autodéfenses unies de Colombie (AUC), créées dans les années 80 par les grands propriétaires terriens pour défendre leurs privilèges. Ils représentent aujourd'hui une véritable armée de plus de 10.000 hommes qui massacrent les syndicalistes et les petits paysans accusés de complicité avec la guérilla. Goût amer et perplexité. Notre service de sécurité a appelé un taxi jaune. Trajet surréaliste dans les larges avenues avec ces motards qui parfois arrêtent la circulation sous les yeux interrogateurs du chauffeur du taxi. Les policiers me lâchent une fois assurés que je suis dans le hall de l'hôtel. Je sombre dans la nuit, la tête emplie d'images et de questions.

La Colombie. Deux fois la France. Le pays des papillons et des émeraudes. Trente-sept fois la Belgique. Près de quarante-deux millions d'habitants dont 2 % d'Indiens, 7 % de Noirs et 57 % de Métis. Indépendante depuis le 20 juillet 1810. 90 % de catholiques. Vaccination

contre la fièvre jaune si vous souhaitez vous rendre dans les régions équatoriales. République avec un régime parlementaire bicaméral. Paris-Bogota : 10 heures de vol. Pays principalement agricole. Deuxième exportateur mondial de café. Cultures de fleurs, de maïs et de pommes de terre. Textile, produits du cuir et sidérurgie. Depuis 1990, le pétrole est le premier domaine d'exportation. Éco-tourisme et paysages d'une variété infinie, 1650 kilomètres de plages sur la côte caraïbe et une des plus riches biodiversités du monde. Fiche pays et commentaires des guides.

Surtout une des plus riches biodiversités de la souffrance humaine ; « *Le pays vit la plus grave crise de ces 100 dernières années. Les statistiques enregistrent un taux de chômage de 16 % en 2001 et un indice de développement économique de 2,4 % du PIB, en dessous des 6 % de l'aire sud-américaine* » écrit Ismael Llinas Cogollo dans *Panoramica*. Il ajoute que ce pays compte 33 millions de pauvres dont 9 millions vivent dans l'extrême pauvreté. Sans compter la délinquance, la corruption, les séquestrations et les massacres de la population civile prise en étau entre les différents groupes armés. « *En Colombie, la mort est devenue un commerce. Tuer, séquestrer ou violer les droits humains dans toutes leurs extensions, sont devenus des activités lucratives par lesquelles beaucoup de Colombiens gagnent leur vie* » écrit Antonio Moralès Riveira dans *Demain le Monde*. À tel point qu'entre 1992 et 1993, les autorités ont suspendu le port obligatoire du casque pour pouvoir plus facilement identifier les *sicarios*, ces jeunes tueurs à gage employés par les trafiquants de drogue.

Et pourtant, ce pays recèle une richesse incroyable. 5 % seulement des mines d'émeraudes sont exploitées aujourd'hui. Les climats chauds et tempérés permettent des cultures diversifiées de la banane au coton, de la canne à sucre au cacao et au café. Les ressources sont multiples : pétrole, charbon, gaz naturel, nickel, or et argent. 112.000 kilomètres de routes et un réseau de transmission terrestre, le second le plus long du monde. Mais l'inégalité dans la répartition des richesses est à proprement parler abyssale. Hector Mondragon écrit : « *La Colombie se caractérise avec le Brésil, par le taux le plus important de concentration de terres de toute l'Amérique latine. Les*

*500 principaux propriétaires disposaient de 35 % des meilleures terres cultivables du pays en 1984 et en possèdent 45 % aujourd'hui, quinze ans de violence plus tard. « Faites une réforme agraire et 50 % de la violence disparaîtra » affirmait, il y a dix ans, Alfredo Vasquez Canisosa, le président du Comité des droits de l'homme de Colombie. Afflux de dollars provenant du narcotrafic qui permet le rachat des meilleures terres aux petits paysans, obligés de vendre sous peine de mort. Mesures néo-libérales d'ajustement structurel qui déstructurent tout le tissu économique. Libre importation de produits alimentaires et suppression des programmes d'aide aux paysans. Faillites en cascade et cultures du pavot et de la coca pour survivre. Lucho Garzon : « Je crois qu'il faut établir la coresponsabilité des pays producteurs de drogue et des pays consommateurs. L'Europe consomme 200 tonnes de cocaïne par an. Chez nous, les petits paysans qui cultivent la coca reçoivent les herbicides des fumigations aériennes sur leur terre. L'argent de la drogue alimente vos économies et nous avons la pauvreté et la guerre. C'est injuste ! ». La Colombie exporte chaque année près de 580 tonnes de cocaïne et 7 tonnes d'héroïne.*

Ingrid. J'apprends que son père, Gabriel Betancourt, ancien ministre de l'Éducation et ambassadeur auprès de l'UNESCO à Paris, est décédé un mois après son enlèvement. Dans *La rage au cœur*, elle dresse un portrait touchant de cet homme d'une intégrité sans failles. Ce récit remonte à ma conscience. La campagne électorale avec les préservatifs et le viagra. Les intimidations. Les trahisons. Cette haute société colombienne où tous semblent se connaître, se fréquenter et se tutoyer mais où derrière les apparences, la guerre politique charrie tous les coups. Étrange proximité des gens de pouvoir où les rapprochements et les complicités d'un jour versent le lendemain dans de funestes rivalités où la civilité s'évanouit brusquement au profit de l'injure et de la brutalité. J'en retiens un courage hors du commun. Extra-ordinaire. Une détermination constante poussée jusqu'à l'extrême. Jusqu'au risque permanent pour sa vie et celle des siens. Comme vivre son combat quand le compagnon du jour devient le conjuré du lendemain ? Je lis ses luttes qui se succèdent avec éblouissement. Je cherche des mots : bravoure, vaillance, intrépidité, ardeur, fougue, audace. Je parcours aussi l'histoire de ce pays en suivant la

vie de Yolanda. Tous ces assassinats. Chaque fois qu'une lueur apparaissait pour bifurquer vers une politique enfin au bénéfice de ce peuple meurtri, harassé, désespéré. Encore Lucho Garzon : « *L'histoire de la gauche dans ce pays est terrible. Ici, 3.700 syndicalistes ont été assassinés ces quinze dernières années ; mes meilleurs amis ont été tués. La dernière tentative d'un grand parti de gauche en Colombie, l'Union patriotique, s'est terminée par la mort de 4.000 militants. Tout un parti éliminé par les armes* ». Le meurtre, le 9 avril 1948, de Jorge Elicer Gaitan traverse encore les mémoires. Le *Bogotázo*. La prise du Palais de Justice le 6 novembre 1985 par le mouvement du 19 avril qui réintègrera la vie politique légale en 1991. Et la corruption ! Les affaires Samper et Botero. *Plata o plomo*. Les parlementaires achetés par les narcotrafiquants. La liste serait sans fin. Je sursaute quand j'apprends que le parti libéral – dont Uribe est un dissident – est membre de l'Internationale socialiste. Qu'attendent-ils pour accueillir Lucho Garzon ?

Ce lundi, les rencontres se succèdent. D'un taxi à l'autre pour quelques pesos. D'un bureau à l'autre aussi. Certains dans ces grandes tours vieilles et impersonnelles où un Colombien gagne sa vie à nous accompagner dans les ascenseurs. Quadrillage de la ville dans tous les sens. Je m'y perds. Le Sud est pauvre et dangereux. Le Nord, ce sont les quartiers riches. Le Mc Donald dans le *chico*. Encore plus de militaires. L'ambassade du Japon est une forteresse. Les Américains eux, ne sortent jamais. L'ambassadeur m'a dit que je pouvais me promener sans crainte dans le parc juste devant l'hôtel. Je ne l'ai pas fait. Siège de la campagne d'Ingrid. Sa haute silhouette, photo grandeur nature, et découpée dans de la frigolite se dresse dans la salle de presse. Des dizaines d'articles de journaux français sont punaisés. Partout des déclarations d'Ingrid affichées au mur : « *Colombia esta atrapada por la dictadura de la corrupcion* ». « *Quiere una Colombia Nueva* ». « *Por Colombia, tu voto sera decisivo* ». Et un slogan en grand : « *Ingrid es pura oxígeno* ». Juan-Carlos est affairé dans la campagne. Il nous offre un badge. Tout le monde l'arbore. Même des membres d'autres partis. Signe de respect pour la séquestrée. Discussion avec le staff et Yolanda. « *Voter pour elle pour que les FARC la libèrent* ». « *Au deuxième tour – il n'y en aura pas – je vote blanc. Je refuse de choisir entre la peste et le choléra* ». Nous sommes dans un petit bureau. Les collaborateurs

d'Ingrid explicitent son programme pour la paix. Entamer le dialogue, étape par étape, jusqu'à une trêve. Créer une pré-constituante composée de tous les partis pour arriver à des réformes de structure. A une réforme agraire. Casser le système bipolaire conservateurs-libéraux auquel les paysans, mal informés, sont habitués à se référer. Et Yolanda : « *le rôle de l'Union européenne sera essentiel dans le processus de paix. Ne laissez pas uniquement les Américains et les autres pays latino-américains !* ». Photos devant l'immense portrait d'Ingrid qui orne l'immeuble loué pour la campagne. Il n'y a plus d'argent dans les caisses. Comment continuer à assurer l'indispensable solidarité avec Ingrid lundi prochain, une fois les lumières du scrutin retombées ? Surtout ne pas sombrer dans l'oubli ! Taxi, escorte, rendez-vous suivant. Ne pas perdre l'essentiel. L'âme de ces rencontres. L'âme de ces combattants pour une Colombie nouvelle.

Nous rencontrons Anna Teresa de l'association pour la paix, Redepaz. Elle a eu la visite de Danielle Mitterrand lors de son dernier congrès. « *Il faut restaurer l'État de droit et son autorité sur tout le territoire national. Mais pour cela, la société civile doit se mobiliser* », affirme-t-elle. Elle parle aussi de cette guerre pour la terre entre la guérilla et les paramilitaires. La terre, mère de toutes les prospérités. La guerre pour son appropriation est totale. Expropriations par la force. Spoliations des familles indiennes et paysannes. Lois iniques comme celle de 1994 qui prévoit l'expropriation de toute terre qui se trouve dans un rayon de cinq kilomètres d'un puits de pétrole. Sociétés multinationales – telle British Petroleum – qui contrôlent des milliers d'hectares. Déplacements gigantesques de millions – oui de millions ! – de paysans chassés par les paramilitaires au profit des grands propriétaires fonciers qui, à leur tour, vendent au meilleur prix la terre des expulsés aux sociétés internationales dont les experts imaginent les projets les plus grandioses : construction de zones portuaires, connexions entre les fleuves. Certains ont même imaginé, dans la région du Choco, un nouveau canal de Panama, mais par voie terrestre. Lutte inégale entre les *campesinos* chassés de leurs terres et l'oligarchie nationale et internationale qui s'appuie sur les paramilitaires pour concentrer la propriété et accumuler le capital. Pas étonnant que la

guérilla, malgré ses exactions, jouisse d'une certaine estime et fonde sa légitimité sur ces inégalités colossales. Le responsable d'une association de défense des personnes déplacées nous le confirme : « *1.100.000 paysans déplacés sous le gouvernement Pastrana. Recomposition violente de l'affectation de la terre. 1.500.000 hectares ont changé de mains en cinq ans* ». La guerre disperse les paysans, qui perdent leur carte d'identité et qui donc ne votent plus. Il nous dira enfin : « *la fracture est telle que c'est la viabilité même de la Colombie qui est mise en cause* ». « *Pour une personne déplacée, dix sont précarisées. Nous sommes face à une masse incontrôlable d'exclus* ».

« Fragile », la chanson de Sting, envahit le taxi. Francisco me dit que je lui ressemble. Nous nous éloignons du centre ville. D'immenses panneaux électoraux d'Ingrid sur le toit des immeubles. Rencontre avec un des magistrats du collège électoral chargé de surveiller les élections de dimanche. Sous les combles, dans un minuscule bureau. En bas, une immense banderole : *Vamos a votar!* Chaque parti désigne son magistrat. La politisation absolue. Il nous explique le système de contrôle. Il n'y aura pas de panne de courant à Cali au moment de transmettre les résultats dimanche soir. Des fraudes ? Vous n'y pensez pas. Tout au plus quelques cas isolés. Nous ressortons plus que dubitatifs. À midi, nous avons mangé dans un restaurant tenu par un Belge, avec Marjorie et son mari. Ils viennent d'avoir un petit bébé et ils sont inquiets du climat de violence. Pourtant les affaires marchent bien. Les entreprises ne fuient pas le pays. Mais le temps est compté. Pas possible de faire quelques pas dans la rue sous un soleil brûlant. Notre prochain rendez-vous nous attend déjà. Le soir, nous sommes invités dans l'appartement de Yolanda. Bel immeuble sur les hauteurs, gardé de près par un vigile. Notre escorte fait prendre un sens interdit au taxi. Confusion. Ils exagèrent. Yolanda nous dira à nouveau avec force combien la solidarité avec Ingrid est indispensable surtout après dimanche soir. Nous lui parlerons de toutes ces municipalités qui ont fait d'Ingrid une citoyenne d'honneur. Des pétitions qui circulent. Quelle fraternité en Europe comparée à la relative indifférence en Colombie !

Le lendemain midi. Après une entrevue passionnante avec Lucho Garzon et puis avec quelques journalistes au siège de la campagne, nous déjeunons avec le sénateur Wilson. Il a été blessé. Il marche avec des béquilles. Restaurant la Casa Vieja. *Ajiaco de pollo*. La spécialité colombienne. Soupe de poulet, pommes de terre et maïs. Délicieux. Wilson est le responsable de la campagne de Lucho à Bogota. Il nous décrit de manière saisissante les imbrications entre l'armée, les escadrons de la mort, les trafiquants d'armes et de drogue et les grandes compagnies internationales. Il cite des sociétés très connues. Nous parle des trafics d'armes légères en provenance de la Bulgarie. Il nous tend des photocopies. Le tableau est sombre. *« Mais, c'est mon pays ! »* conclut-il. L'après-midi, nous ne verrons pas le ministre du Travail que beaucoup pourtant nous ont recommandé de rencontrer, mais ses collaborateurs. *« La guerre est chaque jour plus atroce. Il faut ouvrir un espace de négociations pour engager une action humanitaire. Créer un petit chemin d'ouverture, un climat de confiance. Aujourd'hui, elle est perdue. Il nous faut l'aide de l'ONU, de l'Union européenne, de la Conférence épiscopale, de la Croix-Rouge, des ambassadeurs. Une déclaration de dialogue humanitaire ».*

La veille de notre départ, nous nous retrouvons dans le grand salon de la résidence de l'Ambassadeur. Vieille demeure charmeuse aux balcons intérieurs en bois. Devant un grand feu, je rencontre Alfonso. Il est ingénieur et il raconte : *« J'ai été séquestré par la guérilla pendant dix-sept mois. Je n'avais que Blue, un oiseau, pour me tenir compagnie. À la Noël 1995, mon épouse a reçu une carte de meilleurs vœux pour la nouvelle année ».* Il me tend une photocopie de la carte des FARC. Incroyable cynisme. Il continue : *« J'avais sans cesse une corde autour du cou comme la laisse d'un chien. En fonction de leur humeur, les guérilleros relâchaient ou tendaient ce sordide lien. Finalement, j'ai été libéré contre le paiement d'une rançon ».* Il est profondément meurtri, mais il se bat pour tous ceux qui, anonymes ou pas, sont séquestrés. 2800 personnes dont dix-sept parlementaires... et Ingrid. Il a créé une Fondation, *« País Libre »* qui assiste à tous les niveaux les victimes d'enlèvements. Il me donne la brochure de la Fondation. Terrible. Elle titre *« Secuestro Inc. Nuestro negocio es Colombia. Our business is Colombia ».*

Suivent des images atroces d'enfants, les yeux bandés, emmenés par des soldats. Papier glacé et slogans-chocs pour sensibiliser à ce macabre commerce qui est avant tout conçu pour récolter des fonds alimentant la guérilla. Alfonso me parle aussi de sa maman. Elle est née à Gand. Il s'appelle Manrique-Van Damme. Un malentendu fera que j'emporterai sa précieuse mallette à l'aéroport. Je la remettrai à la toute dernière minute à notre ange gardien de la sécurité.

La guérilla. Tous nos rêves révolutionnaires d'adolescents européens en révolte contre l'impérialisme des *gringos*. Tout un panthéon des *focos* du Che, de Debray à Camiri, Kouchner à la Havane chez les *barbudos*, les Tupamaros, les sandinistes, sans oublier, plus loin, la résistance vietnamienne. Une collection mythique de hauts faits d'armes et de fraternité humaine. Une rage contre ces «veines ouvertes de l'Amérique latine», ce continent mis en coupe réglée par les dictateurs militaires au profit d'une autre dictature, plus invisible celle-là, celle des compagnies transnationales qui analysent les chiffres de leurs bilans sans compter les chiffres de leurs victimes. Et pourtant. Comment les idéaux aussi estimables des *campesinos*, qui prennent leurs sources au cœur d'une répartition inique de la terre, ont-ils été à ce point dévoyés ? Comment les FARC et les militants de l'armée de libération nationale, second mouvement de guérilla du pays et soutenu par les Cubains, en sont-ils progressivement arrivés à faire du meurtre, de l'enlèvement, et du trafic de la coca, leur quotidien ?

Les FARC, fondées en 1964 pour lutter contre les grands propriétaires terriens et la concentration de la propriété foncière. Dix-sept mille combattants abreuvés de dialectique marxiste. Un mouvement dont on dit qu'il émancipe les paysannes, arrachées à l'obscurantisme machiste. «*Je soutiens qu'ils ont un projet politique, économique et social*» affirme Lucho Garzon. Malgré leur culture autoritaire ? Malgré les atteintes permanentes aux droits des populations civiles ? Les massacres ? À la soirée de l'ambassadeur, je rencontre Eduardo. C'est un ami d'enfance d'Ingrid. Il parle très bien le français. Il travaille dans l'immobilier et la décoration. À

ses côtés, un autre ami, plus « libéral » qui œuvre dans la mode. Eduardo, lui aussi, me confirme qu'il faudra négocier. « *Il faut tenir compte de la géographie très particulière de ce pays. À partir de l'Equateur, la Cordillère se divise en trois branches. Cela crée des vallées si vastes qu'il est très difficile de les contrôler. Chaque groupe armé peut alors se déployer sans trop de risques* ». Toute l'équipe de la campagne d'Ingrid est là. Une Française venue les soutenir. Astrid, toujours, qui évoque des contacts – des canaux de communication comme ils disent – pour avoir enfin des nouvelles... Nous commentons avec regret la présentation de deux listes de gauche. Pourtant Ingrid et Lucho sont amis. Mais ils n'ont pu se mettre d'accord pour offrir à l'électeur colombien la liste unique, alternative au système. Je passe de table en table. J'améliore mon espagnol encore trop hésitant. Une force incroyable se dégage de ce groupe de militants. Je me prends à rêver d'une telle solidarité chez nous.

Mercredi matin. Lever matinal. Sept heures de moins qu'en Europe. Difficile de maîtriser le décalage horaire en si peu de jours. Dans un sac en plastique qui pend à la porte, *El Tiempo*. Il titre sur les neuf morts suite aux combats dans les rues de Medellin et sur la tragédie de Bojayá : « *Tous sont coupables, dit l'ONU* ». Le hall de l'hôtel grouille de militaires et de policiers. Uribe y tient une réunion de campagne. Sa protection est impressionnante et inquiétante. Francisco m'attend dans un grand fauteuil de cuir noir. Avant tout, comme un rituel immuable, il parcourt les titres du journal. Il ne peut m'accompagner à l'aéroport, car il doit regagner le siège de la campagne. À quatre jours du scrutin, chaque instant compte. Il me remercie de notre visite avec une chaleur qui m'émeut particulièrement. Échange de cartes et surtout de nos e-mails. Les policiers de la sécurité m'attendent. Ils resteront avec nous jusqu'à l'entrée de la zone de transit. Le trottoir devant l'hôtel. Des soldats, la mitrailleuse pointée, l'œil vif, partout. Sourde inquiétude. Les policiers arrêtent un taxi. Les motards l'escortent. Vingt minutes jusqu'à l'aéroport. Il faut y être trois heures à l'avance. Sécurité d'American Airlines oblige. Nous payons une taxe de sortie du pays. Vingt-huit dollars. Besoin de devises. Contrôle des passeports. Pas de fouille. J'erre dans le grand hall

*duty free* quasi vide. Achats. Comme toujours, un cendrier en plus de celui que j'ai chapardé à l'hôtel Tequendama. Des broches indiennes et des bonbons dulce de café. Deux t-shirts aux couleurs andines. Derniers dollars. Derniers pesos. Pour ces petits camions en fer que l'on trouve de Quito à Cali. Derniers regards vers les montagnes de l'Altiplano. Ce pays a trouvé son refuge au fond de mon cœur.

Dimanche 26 mai. Le jour des élections. Un maigre rayon de soleil sur le Cinquanteaire. Café la Terrasse. Une partie de l'équipe qui va courir les Vingt kilomètres de Bruxelles en arborant un t-shirt en solidarité avec Ingrid est autour de nous dans le froid. Je revois Sébastien et je découvre son père Fabrice, celui des enfants d'Ingrid. Grande chaleur humaine. Une force de conviction. Une superbe solidarité. J'ai lu tout son chemin dans *La rage au cœur*. Je mets enfin des yeux et une voix sur un prénom. Il y a aussi Marc, Armand, Christiane et tous ceux qui ne se résignent pas à un peuple colombien qui ploie sous les assassinats, les enlèvements et la misère. Certains danseront au pied de la statue de Simon Bolivar. D'autres font circuler une pétition. Le soir, les séquences télévisées montreront un scrutin sous la surveillance des chars et de 200.000 soldats et policiers. Le lendemain, la radio annoncera la victoire d'Uribe dès le premier tour avec 53 % des suffrages. Dès sa victoire, le partisan de la guerre totale adoucit son discours et parle de négociations avec l'aide de la communauté internationale. Le mandat présidentiel en Colombie est de quatre ans et non renouvelable. Uribe a tout un peuple dans ses mains. Tristesse. Ingrid n'a recueilli sur son nom qu'un demi pourcent des votants. Je n'ai pas encore les résultats de Lucho Garzon. Le combat pour une véritable alternative économique et sociale, pour le bien-être des colombiens, pour la réforme agraire et pour la paix balbutie. Les grands vents de l'espérance devront se lever un jour sur les Andes. Je veux y croire de tout mon être. Enfin, j'ai le score de Garzon : 6 %. Mais Uribe n'a été élu qu'avec plus de 5 millions de voix pour une population de plus de 40 millions de personnes. L'abstention est ravageuse. Signe ultime de désespoir ?

L'amphithéâtre des montagnes qui encerclent la capitale s'estompe. Les moteurs d'American Airlines ronronnent. Légère langueur. Ingrid est là, quelque part dans cet immense territoire. Nous pensons à notre retour en ces cieux européens démocratiques. Témoigner. Demander une entrevue avec l'ambassadeur d'Espagne et celui du Venezuela. Peut-être que le gouvernement d'Hugo Chavez aura une légère incidence sur la politique des FARC. Mille images. Mille visages se brouillent devant mes yeux. Mes paupières se font trop lourdes. Je ressens au fond de moi une conviction de profonde espérance. Ici, comme chez nous, le combat pour la délivrance d'Ingrid doit absolument s'élargir et s'amplifier. Tant sa libération sera le début de celle de tout un peuple. Pour soutenir son regard. Celui de la dignité des Colombiens.

**Vous souhaitez être tenu(e) au courant  
de nos programmes d'émissions  
télévisées et radiophoniques ?**

**Rien de plus simple,  
Renseignez-nous votre adresse de courriel  
Et nous vous enverrons mensuellement nos  
programmes détaillés**



**LA PENSÉE ET LES HOMMES** ASBL

Avenue Victoria, 5 – 1000 Bruxelles

Tél. 02/640.15.20 – Fax 02/650.35.04

[pensees.hommes@swing.be](mailto:pensees.hommes@swing.be)

[www.lapenseeetleshommes.be](http://www.lapenseeetleshommes.be)

Avec le soutien du ministère de la Communauté française